

Mes rencontres avec Lénine

Piotr Zaslavski

Source : Lénine tel qu'il fut. Souvenirs de contemporains, tome 3. Moscou : Éditions du Progrès, 1965, pp. 223-241.

C'est en mars 1918, lors du IV^e Congrès Extraordinaire des Soviets de Russie que je vis et entendis pour la première fois Vladimir Ilitch Lénine. Le congrès eut lieu à la Maison des Syndicats. Les délégués vêtus de capotes grises, de vareuses ouatées, de pelisses courtes de paysan s'écrasaient dans la salle des Colonnnes. Beaucoup avaient aux pieds des lapti (chaussons tressés en tille), certains, malgré le printemps, portaient des bottes de feutre avachies.

En attendant l'ouverture du congrès, on cherchait à lier connaissance, on échangeait des impressions, on se mettait parfois à discuter âprement jusqu'à l'enrouement. C'étaient les partisans de la « guerre révolutionnaire » qui criaient le plus fort : « Il ne peut pas y avoir de paix avec les impérialistes allemands, disaient-ils, ils nous rouleront ! »

Au milieu de ce brouhaha, on entendit le tintement insistant d'une clochette. [Sverdlov](#), président du Comité Exécutif central de Russie, qui ouvrait la séance, eut du mal à rétablir le silence.

Les élections du bureau et de la commission des mandats provoquèrent des débats orageux ; les socialistes-révolutionnaires et les menchéviks se déchaînèrent, réclamant qu'on leur accorde des places au bureau. Et il fallut toute l'habileté de Sverdlov qui avait l'art de présider aux grandes réunions, pour rétablir le silence dans la salle.

— La parole est à Lénine.

Debout à la tribune, Vladimir Ilitch commença son discours sans grands mots, comme s'il conversait avec des amis.

Des marins de la mer Noire assis à mes côtés, me jetèrent un regard comme pour demander : « Où est donc sa force, en quoi réside-t-elle ? »

Mais déjà, au bout de quelques minutes, Lénine quittait la chaire et se mettait à arpenter l'estrade à pas rapides, les doigts de la main gauche passés dans les entournures de son gilet, soulignant d'un geste caractéristique de la main droite les passages les plus importants de son exposé rapide et passionné. C'était une avalanche de paroles. Ardentes, inspirées, elles allaient droit au cœur, éveillaient la volonté, faisaient naître la confiance en ses propres forces, en la victoire.

Le rapport de Lénine était consacré au traité de paix de Brest-Litovsk, que le congrès avait à ratifier. La trahison de Trotsky ¹avait coûté cher au pays des Soviets. Les nouvelles conditions de paix

¹ Il s'agit de la position « ni paix, ni guerre » défendue par Trotsky lors des négociations de paix de Brest-Litovsk et qui avait été dûment avalisée par le Comité central du PCR. (Note MIA).

présentées par les impérialistes allemands étaient beaucoup plus dures que celles qu'ils avaient avancées tout d'abord.

Le 23 février, le Comité central prenait la décision d'accepter sans délai les conditions des Allemands. Dans son article « *Une paix malheureuse* », Lénine écrivait : « *Les conditions de la paix sont intolérablement dures. Mais l'histoire prendra le dessus... En dépit de toutes les épreuves, l'avenir est à nous.* » ²

Dans son rapport au congrès des Soviets, Lénine procéda à une brillante analyse de la situation actuelle, prouvant la nécessité, au nom du salut de la révolution, au nom de l'existence de l'État soviétique, d'accepter cette paix diabolique.

À ce moment terrible, Lénine était plein de confiance en la victoire de la révolution socialiste.

Je ne peux jusqu'à présent me défendre d'un mouvement d'émotion et d'orgueil lorsque j'évoque la force et la passion avec lesquelles Lénine s'écria à la fin de son discours :

— Le peuple qui a su créer le Pouvoir soviétique ne peut pas périr.

La discussion du rapport fut extraordinairement passionnée. Des soldats, des marins, des ouvriers et des paysans montaient à la tribune. Ils étaient unanimes à dire : il faut immédiatement en finir avec la guerre ; partout ce n'est que misère et famine ; la Russie a besoin de manger, de se chauffer, de se relever des ruines !

Pendant la pause, Sverdlov, que je connaissais bien depuis l'exil de Narym, vint me trouver et m'invita à passer avec lui dans la pièce réservée au bureau du congrès. Il m'amena vers Lénine qui se tenait près d'une fenêtre.

— Vladimir Ilitch, permettez-moi de vous présenter le secrétaire du comité d'Odessa, Zaslavski, qui a manqué le VIIe Congrès du parti.

Je sentis la chaude pression de la main de Lénine. Me regardant dans les yeux, Vladimir Ilitch demanda :

— Pourquoi ce retard ?

Je lui expliquai que la liaison directe par chemin de fer entre l'Ukraine et la république de Russie était coupée : à cette époque, la Rada centrale³ d'Ukraine menait, à l'aide des baïonnettes allemandes, une offensive contre Odessa. J'avais dû aller par mer jusqu'à Sébastopol et, de là, prendre un train pour arriver à Moscou.

Lénine se mit à me questionner sur la situation à Odessa, sur l'état d'esprit des ouvriers et des soldats sur le front de Roumanie. Je faisais de mon mieux pour lui répondre avec le plus d'exactitude possible, lorsqu'un des membres du bureau qui se trouvaient dans la pièce se mêla à la conversation et me fit remarquer d'un ton fort hostile :

— Pourquoi auriez-vous voté au congrès du parti ? L'organisation d'Odessa fait la guerre, autant que je sache...

² Lénine, *Œuvres*, Paris-Moscou, t. 27, p. 47. (N. R.)

³ Rada centrale d'Ukraine, organisation contre-révolutionnaire créée en avril 1917, par un bloc de partis et de groupes nationalistes bourgeois et petits-bourgeois. Après la victoire de la Révolution d'Octobre, elle se proclama organe suprême du pouvoir en Ukraine et engagea une lutte ouverte contre le pouvoir soviétique. En décembre 1917, lors du 1er Congrès des Soviets d'Ukraine à Kharkov, l'Ukraine fut proclamée République Soviétique. Chassée du territoire de l'Ukraine soviétique, la Rada centrale s'allia aux impérialistes allemands. (N. R.)

— Comment, la guerre contre qui ? s'écria Lénine.

— Oui, répondis-je, en défendant le Pouvoir soviétique, les bolchéviks d'Odessa font la guerre aux haïdamaks et aux troupes allemandes. Mais au congrès, j'aurais voté pour la paix.

— C'est juste, dit Lénine, et il engagea une conversation avec Sverdlov.

Je voulus me retirer, mais Sverdlov me fit signe de rester.

Je me trouvai ensuite en compagnie de [Volodarski](#), tribun ardent de notre parti, et de quelques camarades de Pétrograd. Une discussion s'engagea parmi nous sur la ratification du traité de paix avec les Allemands.

Un des délégués cherchait avec rage à me prouver que nous ne devions pas le ratifier, qu'il fallait entreprendre une guerre « révolutionnaire ».

— Sans une victoire immédiate de la révolution socialiste en Occident, la perte de la République soviétique est inévitable, s'écria-t-il d'un ton pathétique.

Je compris que ce n'étaient que des répercussions d'une lutte acharnée, dont le VIIe Congrès du parti qui venait de se terminer à Pétrograd avait été l'arène, une lutte pour le triomphe de la ligne de Lénine contre les dissidents et les traîtres qui cachaient leur jeu sous des slogans gauchistes.

Au bout d'un certain temps, Lénine, qui avait quitté la pièce, revint portant des papiers et, ayant entendu notre discussion, il dit quelque chose à Sverdlov.

Celui-ci s'approcha de moi et me prit à part :

— Vous êtes entouré de gens de Pétrograd parmi lesquels il y a beaucoup de « communistes de gauche ». Le comité de Pétrograd est aussi entre leurs mains. Le Comité central a décidé de convoquer dans cette ville une conférence extraordinaire du parti et, conformément aux décisions du VIIe Congrès du parti, d'élire un nouveau comité. Le C.C. vous proposera comme secrétaire du comité de Pétrograd.

... Dans le lointain Iarensk et le rude Narym, j'avais rencontré de nombreux militants clandestins qui avaient vécu longtemps en émigration et avaient participé aux travaux de congrès et de conférences du parti. En écoutant Sverdlov, Golochtchékine, [Kouïbychev](#) parler de Lénine, de son intransigeance envers les ennemis, de la lutte implacable qu'il menait contre les menchéviks, les socialistes-révolutionnaires, je m'imaginais, je ne sais pourquoi, que Lénine était extraordinairement sévère.

Comme l'image que je m'étais forgée était loin du véritable Lénine ! Je voyais devant moi un homme simple, accessible, prévenant et sensible, un homme bon, énergique, pétillant de vie, un homme d'un charme extraordinaire.

Surpris, je demandai à Sverdlov.

— Dites donc, est-ce que Lénine est toujours comme cela ?

— Comment ça ? fit Sverdlov, étonné.

— Enfin... il ne ressemble pas à tout ce qu'on dit de lui.

Mon interlocuteur se mit à rire.

— Essayez un peu de le décrire vous-même !

Par la suite, j'ai pu maintes fois me persuader qu'il était impossible de faire le portrait de Lénine : lorsqu'on le voyait, on découvrait en lui quelque chose de nouveau.

Ne pas attendre, ne pas rester les bras croisés !

*« Isolément, en ordre dispersé, nous ne vaincrons pas la famine et le chômage. Il faut que les ouvriers d'avant-garde lancent une « croisade » de masse à travers notre immense pays. Il faut que le prolétariat conscient et infiniment dévoué au communisme forme dix fois plus de détachements de fer. Alors nous vaincrons la famine et le chômage. Alors nous hausserons la révolution jusqu'au seuil même du socialisme. »*⁴

Voilà ce qu'écrivait Lénine dans son appel aux ouvriers de Pétrograd. C'était en mai 1918. La situation était alors très tendue dans cette ville. Dans les usines et les fabriques, le travail était presque arrêté. Le peuple avait faim. Il y avait des jours où la population ne recevait qu'un huitième de livre de pain.

L'appel de Lénine fut accueilli de façon chaleureuse par les habitants de Pétrograd. Une masse de volontaires se rendait dans les comités du Parti et les conseils exécutifs des Soviets d'arrondissement.

J'étais secrétaire du comité de Pétrograd, et je sentais que ce mouvement populaire suscitait une certaine opposition chez quelques responsables du parti.

Je décidai d'en parler à Vladimir Ilitch. Bientôt, l'occasion s'en présenta. Accompagné de quelques camarades de Pétrograd, j'arrivai à Moscou pour assister au Ve Congrès des Soviets. La fraction bolchévique se réunit au Kremlin⁵. Vladimir Ilitch arriva bien avant le commencement de la séance. Installé à une petite table sur laquelle il avait posé quelques papiers, il conversait avec Sverdlov et [Avanessov](#). Je m'approchai d'eux. Lénine m'accueillit avec la bienveillance qui lui était propre. Je racontai franchement ce qui se passait chez nous.

— Répondant à votre appel, lui dis-je, non seulement les simples ouvriers, mais encore les dirigeants de différentes entreprises, les membres les plus anciens et les plus influents des organisations du parti désirent ardemment faire partie des détachements de ravitaillement.

— Et bien ! C'est parfait, fit-il.

— Mais certains camarades, repris-je, estiment que Pétrograd est un front, et que comme tel il ne peut être privé d'une partie de ses cadres, ils s'opposent au départ à la campagne de l'avant-garde du prolétariat.

— Et qui sont ceux qui s'opposent à cette mesure ? demanda rapidement Lénine.

— [Zinoviev](#), [Lachévitch](#)...

Vladimir Ilitch se mit à parler avec chaleur :

— Qu'est-ce qu'ils veulent alors ? Faire garder à cette avant-garde du prolétariat les usines et les fabriques immobilisées ? Regarder tranquillement les femmes et les enfants affamés ? De qui les

⁴ Lénine, *Œuvres*, Paris-Moscou, t. 27, p. 421. (N. R.)

⁵ L'auteur se trompe : la séance de la fraction communiste du Ve Congrès des Soviets eut lieu dans la 2e Maison des Soviets (place Sverdlov, n° 2-4, à l'hôtel « Métropole ») (N. R.)

ouvriers de Pétrograd peuvent-ils attendre un secours, sur qui peuvent-ils compter ? C'est révoltant, cette opposition ! s'écria-t-il, et, après quelques instants de silence, il ajouta : c'est lâche et stupide d'empêcher, à l'heure actuelle, les hommes de partir pour ce travail.

Attentif, j'écoutais les indications de Lénine :

— Poussez énergiquement la formation des détachements de ravitaillement : c'est une affaire urgente et qui nous touche de près. Quant à la direction, prenez dans les masses des hommes nouveaux !

Il se tourna à Sverdlov assis à côté :

— Yakov Mikhaïlovitch, voyez avec le camarade Zaslavski, je vous en prie, combien d'hommes Pétrograd peut désigner ce mois-ci pour les détachements de ravitaillement.

— Bien, Vladimir Ilitch, ce sera fait ! répondit Sverdlov.

La tentative contre-révolutionnaire de torpiller la paix

Le 4 juillet 1918 s'ouvrit au Théâtre Bolchoï le Ve Congrès des Soviets de Russie. Les séances furent orageuses. Les socialistes-révolutionnaires « de gauche » s'acharnaient contre Lénine, contre la « dictature alimentaire » du Pouvoir soviétique. Ils exigeaient qu'on cesse la lutte contre les koulaks et qu'on renonce à l'envoi des détachements ouvriers de ravitaillement à la campagne. La majorité écrasante des délégués du congrès infligea une riposte cinglante à cette ligne contre-révolutionnaire par essence.

Le 6 juillet, les travaux du congrès furent interrompus en raison de l'émeute contre-révolutionnaire des s.-r. « de gauche ». L'affaire avait été déclenchée par leurs représentants [Blumkine](#) et Andréïev qui, dans des buts de provocation, avaient assassiné dans la rue Dienejny l'ambassadeur d'Allemagne, le comte Mirbach. Sur l'ordre du C.C. des s.-r., les rebelles s'étaient emparés du bâtiment des P.T.T., avaient arrêté [Dzerjinski](#), président de la Tcheka, [Smidovitch](#), président du Soviet de Moscou, [Lacis](#), membre de la Comité exécutif de Russie et d'autres. Dans la rue Trekhsviatitelski qu'ils avaient occupée, ils amenèrent des canons avec l'intention de bombarder le Kremlin.

On envoya des cyclistes porter à tous les délégués l'ordre de se présenter immédiatement au Théâtre Bolchoï pour une séance extraordinaire.

Mais la séance n'eut pas lieu. Quand les délégués se furent réunis, Sverdlov monta sur la scène.

— On vient de me soumettre une proposition : procéder avant la séance à une délibération par fraction. Je demanderai aux bolchéviks de passer dans les coulisses, à droite, la fraction des s.-r. « de gauche » se réunira dans le foyer du premier étage, les maximalistes ⁶ monteront au deuxième.

Je traversai la scène et tournai à droite. A la porte, je vis Sophia Smidovitch. Quand je fus à sa hauteur, je l'entendis dire :

— Sors vite du théâtre. La fraction se réunit dans la rue Malaïa Dmitrovka.

C'est Sverdlov qui ouvrit la séance de la fraction. Il informa les délégués des mesures qu'on prenait pour la répression immédiate de l'aventure des s.-r., et leur proposa de se rendre dans les entreprises

⁶ Maximalistes, groupe semi-anarchiste terroriste qui se détacha en 1904 du parti socialiste-révolutionnaire. Après la victoire de la Révolution d'Octobre, les maximalistes firent un certain temps partie des Soviets et du Comité Exécutif Central de Russie. Bientôt, il y eut une scission dans ce parti ; les uns se firent adversaires du Pouvoir soviétique, les autres adhèrent (en avril 1920) au P.C. (b) R. (N. R.)

et les quartiers ouvriers pour expliquer au peuple les actions contre-révolutionnaires des s.-r. « de gauche ».

Après cela, il me chargea de la part de Lénine de partir immédiatement pour Pétrograd avec [Ouritski](#) et quelques autres camarades : « *Il faut devancer les s.-r. « de gauche » qui préparent une rébellion dans cette ville.* »

On donna deux heures pour préparer un train spécial. Les cheminots ne perdirent pas leur temps, et le train, composé d'une locomotive et d'un wagon, partit à l'heure. Nous roulions en brûlant toutes les stations et ne nous arrêtâmes que deux fois pour changer de locomotive.

La mission importante confiée par Lénine fut accomplie. Avec l'aide des ouvriers de Pétrograd, le complot des rebelles fut étouffé dans l'œuf ; quant à l'émeute contre-révolutionnaire de Moscou, elle fut réprimée en quelques heures.

Le Ve Congrès poursuivit ses travaux jusqu'au 10 juillet. Il adopta la Constitution de la R.S.F.S.R., la première Constitution soviétique.

Où l'on parle de logement à une réunion des militants de l'arrondissement Baumann

Un jour d'automne 1920, Vladimir Ilitch arriva au comité de Moscou du parti dont je dirigeais alors la section d'organisation. Après s'être entretenu avec [Piatnitski](#), secrétaire du comité, il voulut se rendre à la réunion des militants de l'arrondissement Baumann : à cette époque, il y avait là une « opposition ouvrière » particulièrement forte.

— Je vous demanderai seulement de n'annoncer mon arrivée à personne, dit-il d'un ton sévère.

Je l'accompagnai. Chemin faisant, dans la voiture, Lénine se mit comme d'habitude à poser des questions sur ce qu'il y avait de nouveau dans les usines et les fabriques de Moscou et sur ce qu'on disait dans les quartiers ouvriers.

Je lui parlai entre autres de la fabrique « Triokhgorka » où je m'étais trouvé, il y a quelques jours, dans une situation fort embarrassante. Les ouvriers y vivaient encore dans les vieux baraquements bâtis par le fabricant Prokhorov. Ceux-ci abritaient des centaines de personnes qui dormaient sur des lits de planche superposés. Les ouvriers demandaient avec instance qu'on leur donne une autre habitation pour pouvoir vivre enfin décemment.

Mon récit sembla préoccuper Lénine. Tout en me posant des questions, il dressait un plan d'actions immédiates.

— Les hôtels particuliers, les appartements bourgeois sont-ils tous enregistrés ?

Je répondis par l'affirmative.

— Il faut vérifier sur-le-champ s'ils sont bien répartis. Chargez les ouvriers de la « Triokhgorka » d'inspecter toutes les maisons du quartier. Ils le feront mieux que les autres.

— Dans le centre de la ville, il y a plus d'hôtels particuliers et de bons appartements qu'à Presnia, ajouta Lénine, qu'on cherche là aussi, bien que ce soit plus loin de la « Triokhgorka » et que les tramways marchent encore mal... Mais le logement c'est la chose essentielle. Vladimir Ilitch garda un instant le silence, puis, se tournant brusquement vers moi, il demanda :

— Et les communistes, vivent-ils dans les baraquements ou sont-ils logés ailleurs ?

Je répondis que dans les baraquements de la « Triokhgorka » il y avait des communistes et des candidats au Parti.

— Et où sont logés les chefs des services locatifs du Soviet d'arrondissement et du Soviet de Moscou ?

— Je l'ignore...

— Vous avez tort ! Il faut savoir. Les ouvriers le savent sûrement, eux. Et vous-même, camarade Zaslavski, où habitez-vous ? me demanda Lénine un instant après.

— A l'hôtel « Métropole », j'ai une chambre avec ma famille.

La voiture roulait dans les rues sombres et mal éclairées de Moscou, et Vladimir Ilitch ne cessait de traiter le sujet qui l'avait bouleversé :

— Bâtir de nouvelles maisons, nous ne le pouvons pas en ce moment, mais bien utiliser les vieilles, c'est une chose faisable. Il faut que le Soviet de Moscou vérifie encore une fois comment sont répartis les appartements où habitaient les bourgeois, comment sont utilisés les immeubles, où il y avait des banques et d'autres établissements. L'essentiel, c'est d'amener les ouvriers à prendre part à cette affaire, et avec eux, tout vérifier et bien réfléchir...

Notre voiture tourna dans la rue Gavrikov et s'arrêta devant le bâtiment de l'ancienne Bourse du blé. Nous montâmes un escalier et entrâmes dans une salle mal éclairée. Lénine se faufila avec précaution dans un des derniers rangs et s'assit non loin de la travée ; personne, semblait-il, ne l'avait remarqué. Mais à peine quelques minutes se furent-elles écoulées que des voix se firent entendre dans la salle :

— Lénine au bureau, Lénine !

Vladimir Ilitch céda aux demandes instantes et prit place au bureau.

Les leaders de « l'opposition ouvrière » prenaient la parole l'un après l'autre. Démidov, Koutouzov, Korzinov, profitant de la présence de Lénine, péroraient en démagogues au sujet des défauts dans l'approvisionnement en combustible, en matières premières et en denrées alimentaires, se prononçaient pour l'octroi de la liberté et de l'indépendance aux syndicats.

L'assistance semblait en avoir assez de ce rabachage. Des voix toujours plus nombreuses réclamaient :

— Donnez la parole à Lénine !

— Nous demandons à Vladimir Ilitch de prendre la parole !

Lénine dit au président :

— Je suis venu pour écouter, que la réunion aille son train, laissez parler les orateurs inscrits.

En apparence, il écoutait tous les orateurs tranquillement, il ne les interrompait pas par des observations, ne faisait aucune remarque. Ensuite, il prit la parole. Il se leva précipitamment et vint au bord de l'estrade de planches installée à la hâte, et d'après l'ardeur de ses premières paroles, on pouvait juger à quel point il était indigné :

— De quelle indépendance et liberté a-t-on parlé ici ? De quoi les Syndicats doivent-ils être indépendants ? De notre parti ? Du pouvoir soviétique ? Quels autres intérêts, distincts de ceux des ouvriers groupés en syndicats, ont le parti et le pouvoir soviétique ? Ce qu'on a dit ici ne reflète pas l'intérêt des prolétaires, mais l'anarchisme petit-bourgeois !

Ces paroles prononcées avec passion, provoquèrent dans la salle de chaleureux applaudissements.

Lénine rappela que le pays avait souffert de la sécheresse, que toute la classe ouvrière, tous les travailleurs devaient décupler leurs efforts pour vaincre la famine, alors que « l'opposition ouvrière » se traînait à la queue des opinions arriérées, désorganisait les ouvriers.

Il n'y a que la classe ouvrière consciente de Russie qui puisse relever le pays de ses ruines, dit-il en conclusion.

Accompagné par les applaudissements, il reprit sa place au bureau. Je vis les camarades Bakhtine, Smirnov, Firsov, ouvriers travaillant dans les entreprises de l'arrondissement Baumann venir à moi. A en juger par leur visage, le discours de Lénine leur avait plu.

— C'est heureux que Vladimir Ilitch soit venu nous voir, dit Firsov. Maintenant, nous voyons tous où Démidov et compagnie veulent en venir...

« Ça, c'est un homme ! »

C'était en avril 1920. Le IXe Congrès du parti se déroulait au Kremlin. Le 5 avril, à la séance de clôture, le président déclara :

— Nous sommes à la veille du cinquantième anniversaire de la naissance de Vladimir Ilitch. Sur la demande des délégués, nous avons décidé de consacrer à cette date la séance d'aujourd'hui.

Les orateurs se succédaient. La parole avait été donnée à [Iaroslavski](#), [Kohn](#), [Kalinine](#). Les camarades parlaient de Lénine, fondateur du Parti communiste et de l'Etat soviétique, faisaient ressortir les traits remarquables de son caractère : sa modestie exceptionnelle, sa simplicité, son amabilité, sa grande délicatesse.

À ce moment-là, Lénine n'était pas au congrès, il travaillait dans son bureau. Mais lorsqu'il apprit que le congrès avait commencé à lui rendre hommage, il envoya sur-le-champ une note au bureau demandant de cesser immédiatement ces louanges. Au bout de quelque temps, ayant reçu un deuxième billet, le bureau tint à porter à la connaissance des délégués la demande de Vladimir Ilitch. Cependant le congrès priait avec instance de donner la parole à tous les orateurs inscrits. On en informa Lénine, mais pour la troisième fois et non seulement dans une note, mais aussi par téléphone, il exigea de [Pétrovski](#) qui présidait de cesser ce flot de louanges et de poursuivre la discussion des questions figurant à l'ordre du jour du congrès. Les discours furent interrompus. Le congrès prit la décision de publier à l'occasion du cinquantième anniversaire de Vladimir Ilitch ses œuvres complètes à un grand tirage.

Nous, travailleurs du Comité de Moscou, nous tenions, à vrai dire, à célébrer l'anniversaire de Lénine. Nous décidâmes d'organiser le 23 avril, dans la salle du comité de Moscou, rue Bolchaïa Dmitrovka, une soirée des cadres consacrée à cette date mémorable. Longuement priée, [Nadejda Konstantinovna](#) finit par promettre d'amener Lénine à cette soirée.

Je me rappelle que la séance solennelle fut ouverte par le secrétaire du Comité de Moscou, [Miasnikov](#).

— L'étude de l'activité de Lénine, dit-il, est un élément absolument indispensable de la préparation de la classe ouvrière à la lutte victorieuse...

Il y avait eu plusieurs discours remarquables : surtout celui de [Maxime Gorki](#).

Très ému, il parlait lentement comme s'il avait du mal à trouver ses mots :

— Lénine se souvient toujours de tout et de tous. En 1907, une époque dure pour le parti, quand le Congrès de Londres résolvait les questions les plus importantes de la révolution, Vladimir Ilitch trouvait le temps de venir me voir à l'hôtel où je gardais le lit et de se soucier de ma santé.

Gorki évoqua le séjour de Lénine à Capri ; il s'était lié d'amitié avec les pêcheurs du pays. Il ne connaissait pas l'italien et s'expliquait avec eux en un dialecte bizarre, moitié latin, moitié français. Mais les pêcheurs le comprenaient parfaitement et passaient des heures à causer avec lui. Et après son départ, ils se souvenaient de lui avec enthousiasme : « *Ça, c'est un homme ! Il comprend tout, et il est pur comme un enfant !* »

Après la suspension, Vladimir Ilitch et Nadejda Konstantinovna arrivèrent dans la salle. Nous les accueillîmes avec joie et les applaudîmes jusqu'à ce que Lénine montât à la tribune. Ses yeux souriaient. Son visage exprimait cette malice qui lui était propre. Il promena un regard souriant sur l'assistance et dit :

— Camarades, je dois naturellement vous remercier avant tout pour deux choses : d'abord pour les messages de salutations qui m'ont été adressés aujourd'hui, et ensuite, plus encore, pour m'avoir épargné l'audition de discours de congratulations.⁷

Il fit circuler une caricature qui raillait méchamment les fêtes jubilaires, en disant que c'était une très bonne caricature.

Raillant les louanges jubilaires, Lénine nous enseignait, à nous, les communistes, la modestie, nous mettait en garde contre la quiétude et la suffisance. Durant toute sa vie, il fut sous ce rapport un modèle inégalé.

A cette soirée, Vladimir Ilitch resta fidèle à lui-même. Il ne monta à la tribune que pour rappeler encore une fois la nécessité de mettre en pratique les décisions du IXe Congrès du parti. C'était un congrès qui avait aiguillé le parti, la classe ouvrière, tous les travailleurs vers la restauration la plus rapide de l'économie nationale, qui avait déterminé les tâches immédiates dans le domaine de l'industrie et des transports.

Le discours de Lénine était simple et net :

— Nous devons comprendre que les décisions du dernier congrès de notre parti doivent à tout prix être appliquées, et cela veut dire qu'un immense travail nous incombe, qui nécessitera beaucoup plus d'efforts que nous n'avons eu à en fournir jusqu'à présent.

Permettez-moi de terminer en exprimant le vœu que nous ne mettrons en aucun cas notre parti dans la situation d'un parti qui présume trop de ses forces.⁸

Vladimir Ilitch quitta la tribune. Nous nous levâmes et entonnâmes solennellement *l'Internationale*.

7 Lénine, *Œuvres*, Paris-Moscou, t. 30, p. 540. (N. R.)

8 Lénine, *Œuvres*, Paris-Moscou, t. 30, p. 542. (N. R.)

Peu après, Lénine partit. Nous restâmes encore longtemps. Chacun voulait dire quelque chose au sujet de notre cher Vladimir Ilitch, communiquer son affection pour lui. Quant à moi, je revenais toujours aux paroles dites sur Lénine par les pêcheurs de Capri :

— Ça, c'est un homme !

Le même soir arrivèrent vingt wagons de blé envoyés à Lénine par le front du Turkestan à l'occasion de son cinquantième anniversaire. Vladimir Ilitch offrit ce présent aux enfants de Moscou, de Pétrograd, d'Ivanovo-Voznessensk. Une partie de ce blé fut envoyé par Lénine aux ouvriers tourbiers.

Le 1^{er} Mai 1920

Par décision du Comité central, le 1er Mai 1920 fut déclaré samedi communiste. Cette journée de printemps fut remplie pour Vladimir Ilitch d'une activité intense. Même lorsqu'on connaît son exceptionnelle capacité de travail et son énergie inépuisable, on s'étonne quand on se souvient de tous les déplacements qu'il a effectués en ce jour du 1er Mai.

Le matin, il participe au samedi communiste au Kremlin. A 2 heures, il prononce un discours à la pose de la première pierre du monument à Karl Marx, place Théâtralnaïa, à 3 heures, il prononce un autre discours à la pose de la première pierre du monument à la Gloire du Travail libéré sur le quai de la Moskova, et il visite au Musée des Beaux-Arts une exposition d'esquisses du futur monument.

Le soir, d'autres discours à des meetings dans les arrondissements Zamoskvoretski et Baumann, à l'inauguration du palais Zagorski dans l'arrondissement Blagoucha-Léfortovo et un meeting d'ouvriers de l'ancienne manufacture Prokhorov dans l'arrondissement Krasnaïa Presnia. Son discours clair et vibrant consacré à la fête prolétarienne internationale fut écouté par les ouvriers de la « Triokhgorka », les travailleurs invités à l'inauguration du club Zagorski, les ouvrières de la manufacture de tabac et les ajusteurs des ateliers de chemin de fer.

Depuis cinq ans que je connaissais personnellement Vladimir Ilitch, je ne l'avais jamais vu aussi joyeux que ce 1er Mai. Il se dégageait de lui tant de cordialité, tant de charme que tous ceux qui l'entouraient sentaient leurs forces s'accroître.

Il arrive souvent que même à l'âge mûr, les grands hommes conservent quelque chose d'enfantin dans leur caractère. Vladimir Ilitch, lui aussi, avait cette heureuse particularité. Aussi c'est avec une joie spontanée, enfantine, qu'il accueillait cette journée printanière et ce samedi communiste où il voyait son rêve de travail libéré se réaliser, et ces chants qui remplissaient les rues et les places. Il riait beaucoup ce jour-là d'un rire joyeux et contagieux.

Le samedi communiste fini, nous nous réunîmes sur le quai de la Moskova pour le meeting consacré à la pose de la première pierre du monument à la gloire du Travail libéré. Vers trois heures, Vladimir Ilitch arriva.

— Bonne fête, camarades, nous dit-il, en serrant cordialement la main à tous ceux qui se trouvaient à proximité. Il y avait non loin de moi des ouvrières de l'ancienne manufacture Danilov. Elles tenaient de joyeux conciliabules. Ah, mais elles allaient chanter ! La komsomole Valia Milonova commença une chanson.

Brusquement Vladimir Ilitch se mit lui aussi à chanter *Notre drapeau flotte sur le monde...*

Trofimov, un vieil ouvrier de la centrale électrique Zamoskvoretskaïa dit en souriant dans sa moustache :

— Ah, si on avait un accordéon !

Lénine qui l'avait entendu, fit remarquer :

— Quand on aura fini la guerre, Toula se remettra à fabriquer des accordéons et des samovars au lieu de fusils...

Une jeune ouvrière, la komsomole Natacha Smirnova, de la fabrique d'Ostroumov, s'approcha de Lénine.

— Vladimir Ilitch, demanda-t-elle, on finira bien la guerre, mais est-ce qu'on vivra assez longtemps pour voir le communisme ?

Lénine la regarda attentivement et répondit :

— Oui, vous, vous le verrez, quant à vos enfants, ils ne pourront même pas imaginer qu'il fut un temps où un homme possédait des maisons, des fabriques, toutes les richesses alors que des milliers d'ouvriers n'avaient pas un coin où se loger, ni de pain à volonté.

Les ouvriers et les ouvrières formèrent un cercle attentif autour de Lénine. La conversation ne s'interrompit pas un instant. Je demandai à Vladimir Ilitch :

— Vous avez longtemps vécu à l'étranger ; dites-nous, s'il vous plaît, comment les ouvriers des pays bourgeois fêtent-ils le 1er Mai ?

— Le 1er Mai, c'est la fête de la solidarité ouvrière, répondit Vladimir Ilitch, la fête de la lutte pour la liberté, la fête du Travail affranchi. Mais les social-traîtres tendent à transformer cette fête en une manifestation pacifique de prospérité, de tranquillité, pour que cela ne sente pas la lutte de classes. Petits drapeaux aux mains, fleurs rouges aux boutonnieres, quelques petites chansons : n'est-ce pas une manifestation ?

Lénine plissa ironiquement les yeux, un léger sourire effleura ses lèvres.

Le meeting est ouvert. Lénine monte à la tribune. Un tonnerre d'applaudissements. Lénine lève la main pour demander le silence. Sa voix porte loin :

— Sur cette place s'élevait autrefois un monument au tsar. Aujourd'hui, nous y posons la première pierre du monument à la gloire du Travail libéré. Les capitalistes disaient que le travail était libre quand les paysans et les ouvriers étaient contraints de leur vendre leur travail et que, par conséquent, ils étaient libres de mourir de faim. Nous disons que ce travail était de l'esclavage salarié. Nous savons qu'il n'est pas facile d'organiser convenablement le travail libre ni de travailler dans les conditions de la période difficile que nous traversons. Le samedi communiste d'aujourd'hui n'est qu'un premier pas dans cette voie... nous instaurerons le travail réellement libre.⁹

Lénine a la parole...

C'était toujours un grand plaisir que d'entendre parler Lénine. Il parlait d'une manière extrêmement simple, intelligible, passionnante. Ses discours possédaient une force surprenante de persuasion, et on ne peut, en les lisant, même s'ils ont été sténographiés avec soin, se rendre compte que dans une faible mesure de la force de sa parole.

Au commencement des années 20, à cette époque très dure pour l'Etat soviétique, le Comité de Moscou du parti, où je travaillais alors, avait coutume d'organiser une fois par semaine, dans les usines

⁹ Lénine, *Œuvres*, Paris-Moscou, t. 31, p. 125. (N. R.)

et les fabriques, des meetings sur la situation au moment donné. Habituellement, les dirigeants des organisations d'arrondissement, alléguant que leurs entreprises connaissaient des difficultés particulières, priaient Vladimir Ilitch de prendre la parole dans leur arrondissement.

D'habitude, Lénine ne disait à personne à quelle réunion il allait se rendre. Si le meeting se tenait dans un club, il attendait ordinairement derrière le rideau que l'orateur finît de parler pour ne pas lui faire rater son discours.

A notre grand regret, la plupart des discours que Lénine a prononcés dans les meetings et les réunions des ouvriers n'ont pas été sténographiés. Il n'y avait pas de sténos à ces réunions, les bons journalistes étaient rares à cette époque, et, si par hasard, il se trouvait quelques personnes désireuses d'inscrire le discours de Lénine, ils n'y réussissaient pas toujours. Il n'était pas facile de le faire correctement, tant son débit était rapide.

On ne donnait pas toujours dans les journaux de comptes rendus des discours de Lénine ; cependant, des milliers de gens en prenaient connaissance. Ceux qui avaient eu le bonheur d'entendre parler Lénine en faisaient part à leurs camarades, leurs amis, leurs parents : le discours passait de bouche en bouche. Peut-être, la précision souffrait-elle de ce moyen de transmission, mais les pensées, les idées de Lénine restaient l'apanage des masses. Je me rappelle les ouvriers qui me confiaient leurs impressions du meeting où avait parlé Lénine :

— Puisque c'est pris dans la vie, tout cela, comment ne pas le comprendre !

— Les paroles de Lénine touchent nos cœurs !

— C'est comme s'il se promenait du côté du soleil, tant chacun de ses mots est lumineux.

Et non seulement ses discours, mais aussi ses répliques, ses réponses étaient remarquables. Il parlait d'une façon nette, deux ou trois phrases lui suffisaient pour expliquer les choses les plus compliquées, les plus embrouillées.

Je garde encore un souvenir très vivant de la conférence du parti de la province de Moscou convoquée en octobre 1921, au cours de laquelle on a discuté le rapport de Lénine sur la nouvelle politique économique. La conférence avait lieu dans la salle des Colonnes de la Maison des Syndicats. Non loin de moi était assis un responsable important du conseil syndical de la région de Moscou, Simkov. Je l'avais connu à Nikolaïev où on l'avait exilé d'Odessa en 1908 pour avoir organisé une grève de dockers.

— Vladimir Ilitch, demanda-t-il, qu'est-ce que cela veut dire faire du commerce ? On ne nous l'a pas appris dans les prisons.

Lénine eut la répartie prompte :

— Et faire la guerre, est-ce qu'on nous l'a appris dans les prisons ? Et administrer l'Etat, est-ce qu'on nous l'a appris dans les prisons ? Et mettre d'accord les différents commissariats du peuple, à coordonner leurs activités, est-ce qu'on nous l'a jamais appris quelque part ?

Lénine savait comme personne dégager des conclusions politiques, généraliser les questions posées qui nous semblaient parfois pas très importantes. Ainsi, à la même conférence, il revint à Simkov dans sa conclusion :

— Quand on nous dit : « En prison, on ne nous a pas appris à commercer », ces mots révèlent justement une conception erronée des tâches pratiques de notre lutte d'aujourd'hui et de l'activité du Parti. Et c'est précisément l'erreur qui consiste à transposer les procédés qui conviennent à l'« assaut »

dans la période du « siècle ». Le camarade Simkov a mis à nu une erreur qui existe dans les rangs du parti. Cette erreur, il faut en prendre conscience et la corriger.¹⁰

J'ai le souvenir d'un autre épisode. Peu après la conférence dont je viens de parler, Vladimir Ilitch fit un rapport sur la nouvelle politique économique à une réunion de la fraction du C.E.C. de Russie. Il procéda à une démonstration détaillée des causes impliquant la nécessité d'introduire l'impôt en nature à la place du système de prélèvement de denrées agricoles.

Après le rapport, un des membres du C.E.C. de Russie, un Biélorusse à la barbe rousse, déclara résolument non sans un certain aplomb :

— Vladimir Ilitch, j'avais déjà suggéré cette mesure l'année dernière, mais on n'avait même pas voulu m'écouter...

— L'année dernière, répondit immédiatement Lénine, il fallait fusiller pour une telle suggestion ! Le pays des Soviets était entouré d'ennemis, quatorze puissances l'attaquaient de toutes parts, et une telle proposition signifiait faire échouer le ravitaillement de l'armée et des villes, elle aurait fait le jeu des ennemis du Pouvoir soviétique.

Chaque discours de Lénine, chaque séance qu'il présidait était pour nous, responsables du parti, une véritable université marxiste. Il nous enseignait le style léniniste de gestion, l'attitude attentive et pleine de sollicitude envers les hommes.

Vladimir Ilitch avait en horreur les fainéants, il méprisait les flagorneurs, détestait les bureaucrates. Nul ne savait aussi bien que lui révéler en l'homme ses meilleures qualités, lui inspirer la confiance en ses forces créatrices. Les simples gens, lorsqu'il leur adressait la parole, se sentaient renaître, prêts à toute lutte, à toute privation, à tout sacrifice au nom de la vie sur la Terre.

Lénine est toujours avec nous. Nous trouvons dans ses œuvres les réponses aux questions les plus compliquées de l'époque actuelle. Ses idées, ses actes ne connaissent pas de limites ; ils sont compréhensibles, chers et précieux aux travailleurs du monde entier.

Et toute la vie de Lénine restera pour l'humanité une source d'esprit créateur, une lumière éclairant le chemin de la liberté, de la paix, du bonheur.

Notre parti créé et éduqué par Lénine va résolument de l'avant et conduit sous le drapeau de Lénine des centaines de millions d'hommes qui luttent avec enthousiasme pour la victoire du communisme.

« Néva », 1958, n° 4, pp. 163-173.

¹⁰ Lénine, *Œuvres*, Paris-Moscou, t. 33, p. 99. (N. R.)